

**Le métadiscours entre enseignement et sujétion  
ou l'éternelle collusion entre *savoir* et *pouvoir***

**Walid HAMDI**

**Université de Gafsa, Tunisie**

[walid.hamdi@yahoo.fr](mailto:walid.hamdi@yahoo.fr)

**Nour Eddine LAGHA**

**Université Hassiba Benbouali de Chlef, Algérie**

[n.lagha@univ-chlef.dz](mailto:n.lagha@univ-chlef.dz)

**Reçu le 16/04/2023    Accepté le 18/04/2023    Publié le 20/04/2023**

**Résumé :**

De la grammaire idéologisée, telle est l'idée autour de laquelle s'articule cet article. En effet, le métadiscours comme produit et comme instantiation d'une réflexion guidée par des soucis foncièrement pédagogiques se laisse appréhender suivant la dichotomie structurante savoir-pouvoir. À cet égard, les travaux de Michel Foucauld sur la notion de micro-pouvoir paraissent d'un intérêt indéniable dans la mise en perspective d'une problématique pareille. En ce sens, le discours métalinguistique semble receler un quantum de pouvoir qu'il serait intéressant de mettre au jour. C'est ce que nous démontrerons dans notre examen du cas de la grammaire arabe qui s'est longtemps vu récupérer par l'exercice politico-exégétique inhérent aux textes sacrés ; et c'est également le cas du métadiscours du français classique qui s'est remarquablement imprégné par une démarche « prescriptive » qui a été mise au service d'une vision nettement politique.

**Mots-clés :** discours didactisé - grammaire idéologisée – métadiscours – savoir - micro-pouvoir – épistémè - paradigme cognitif

**Abstract:**

Ideologised grammar is the idea around which this article is structured. Indeed, metadiscourse as a product and as an instantiation of a reflection guided by fundamentally pedagogical concerns can be understood according to the structuring dichotomy of knowledge and power. In this regard, Michel Foucauld's work on the notion of micro-power seems to be of undeniable interest in putting such a problematic into perspective. Thus, metalinguistic discourse seems to conceal a quantum of power that it would be interesting to bring to light. This is what we will demonstrate in our examination of the case of Arabic grammar, which has long been recuperated by the politico-exegetical

exercise inherent in sacred texts; and it is as well the case of the metadiscourse of classical French, which has been remarkably impregnated by a "prescriptive" approach that has been put at the service of a clearly political vision.

**Keywords:** didactised discourse - ideologised grammar -metadiscourse – knowledge - micro-power – episteme - cognitive paradigm

## **Introduction**

Considérer le métadiscours comme une manifestation du pouvoir pourrait relever de la pure tautologie. De fait, on est habitué à indexer ce type de pratiques sur l'exercice du pouvoir au regard de la démarche prescriptive et prohibitive qui marque le principe de la grammaire (prise comme domaine hautement représentatif du métalangage). L'enjeu de ce papier visera ainsi de démontrer le rapport des différentes formes métadiscursives au pouvoir tel que compris par Michel Foucauld. À cet égard, ce dernier tente de dépasser une définition classique du rapport savoir / pouvoir en considérant que la manipulation du langage ne se limite pas seulement à signaler les structures correctes et celles répréhensibles, d'apprécier les premières et de condamner les secondes, mais il cherche à travers sa conception des choses à dénoncer divers types de collusion ou de complicité entre les détenteurs du pouvoir, et ceux qui s'approprient le discours pris comme avatar du savoir.

Notre travail se veut alors une vérification de l'hypothèse foucauldienne relative à la co-extensivité entre *savoir* et *pouvoir*. Pour ce faire, nous tenterons, dans un premier moment, une clarification du statut du *métadiscours* par rapport au *discours* pris dans son acception foucauldienne. Dans un second moment, nous essayerons de revenir sur deux modalités – religieuse et politique – du détournement du métalangage. Finalement, nous proposerons d'examiner une certaine forme du micro-pouvoir qui prend discrètement corps dans *la métaphore* métalinguistique.

## **1. Discours et métadiscours**

Le métadiscours se constitue en un indice qui réfère spontanément à l'école dans son sens plus ou moins abstrait ; l'école comme institution pour ainsi dire. Il est considéré ainsi parce que, à chaque fois qu'on se trouve face à un document où la *langue* prend pour objet la *langue* elle-même dans une sorte d'autoréférence réflexive, cela rappelle indubitablement l'Ecole avec ses schémas de sujétion et surtout ses patrons méthodologiques. C'est dire que les deux, le métadiscours et l'école, entretiennent un rapport synecdochique d'inclusion en vertu duquel les attributs de l'un font l'ontologie de l'autre.

Le métadiscours comme forme du *micro-pouvoir* se laisse partiellement concevoir à partir de la composition morpholexicale du terme, chose qui pourrait rendre compte de la portée de ce concept. En effet, le sens du préfixe *méta*, au-delà d'une signification en apparence polysémique, se resserre autour de l'idée d'un décrochage, sinon d'un décalage, qu'il laisse entrevoir entre le sens premier et celui obtenu à partir d'éventuels mots qui s'y accolent. C'est, dès lors, un dénivellement qui se crée entre deux concepts aboutissant à l'idée de la « supériorité » de l'un par rapport à l'autre (tel que dans le mot *métadonnée*), de l'idée de la « transcendance » (comme dans *métaphysique*) ou simplement de l'idée de « ce qui se situe dans l'après ou dans l'*aposteriori* ».

Par sa composition, le mot *métadiscours* s'établit alors comme moment qui se situe après le *discours* afin d'en signaler la conformité et la normativité. Selon cette optique, le métadiscours est le « *Big Brother* » du discours – au sens que lui donne Georges Orwell<sup>1</sup> –, c'est-à-dire celui qui assume la fonction de « surveillance » et qui retrace les orientations, les formats et les configurations. Il se construit donc comme l'instance qui surplombe la parole, les productions de la pensée, voire même, les divagations afin d'exercer son pouvoir. Cependant, une spécificité fait l'originalité de ce type de pouvoir, c'est qu'il se situe sur le

plan du *signifiant* et non pas sur le plan du *signifié*. Dans ce sens, si le discours se constitue comme l'exercice du pouvoir au niveau du contenu (c'est-à-dire au niveau du *signifié*), le métadiscours paraît comme une modalité de contrôle située sur le plan du contenant (en quelque sorte sur le plan du *signifiant*). Cette deuxième modalité pourrait prendre diverses réalisations : manuels pédagogiques, livre de grammaire, dictionnaire, processus d'évaluation (normative et sommative) et, enfin, discours didactisé que détiennent ceux qui s'approprient la posture de l'enseignant.

Dans cette négociation des différents aspects du pouvoir s'infiltrant dans le discours (et *a fortiori* le métadiscours), le type de pouvoir découlant du métalangage mérite, à notre sens, d'être clarifié. À cet égard, nous considérons que les deux types du pouvoir (celui relatif au contenu du discours et celui inhérent au métadiscours comme manière de contrôler le contenant) présentent une différence de nature et non de degré : on n'est donc pas face à deux régimes du micro-pouvoir où l'un se concentre et s'exerce plus que l'autre. De ce fait, on est en présence d'abord d'un pouvoir (celui relatif au contenu) qui s'effectue directement et, pour ainsi dire, brutalement ; puis, un autre (celui relatif au contenant) qui s'opère indirectement et discrètement. Nous voyons même que l'expression « micro-pouvoir » est plus compatible avec le concept de *métadiscours* par rapport au terme *discours* qui cristallise mieux l'expression de « pouvoir ». Micro-pouvoir se définira mieux comme un type de pouvoir fragmentaire, diffus et éparpillé sur différents secteurs. Néanmoins, cette différence de nature (pouvoir direct vs pouvoir indirect) ne peut en aucun cas occulter leur fondement commun, étant construite sur la prohibition, l'interdit et le prescriptif.

Par-delà une première identification – plus ou moins abstraite – du métadiscours comme forme du micro-pouvoir, ce concept soulève une autre problématique en lien direct avec cette dialectique du *pouvoir* dans son rapport au *savoir*,

c'est celle relative à l'*instance* qui peut accéder au *discours* (cette fois au sens générique du terme). Là, nous signalons incidemment que, selon la conception foucauldienne, l'*instance* qui détient un discours aussi sérieux et aussi scientifique que celui relatif au métalangage est un geste hautement ritualisé et, par la suite, révélateur des dictats du *savoir*, ou, autrement, le *pouvoir* qui émerge des pratiques du *savoir*.

Dans cette optique, nous considérons que Michel Foucault qui a tenté une mise en perspective du *discours* – et dont la conception est parmi les principaux confluent de la théorie de *l'analyse du discours* à la française – part d'un principe de base<sup>2</sup> : le discours n'est pas quelque chose que n'importe qui peut s'approprier. Cela veut dire que toute prise de discours enclenche un processus de sélection et, dès lors, d'exclusion. On est donc dans une logique de domination et, en même temps, de frustration qu'accentue et aggrave l'institution pédagogique. Pour éclairer davantage les choses, nous essayerons de revenir très allusivement sur la conception de Foucault à ce sujet. Pour lui, une *généalogie* du savoir conduit à déduire que les configurations discursives propres à une époque sont fort tributaires du régime de vérité qu'instaure et impose l'*épistémè* dominante. Ainsi, il distingue trois épistémès qui permettent de déduire les grandes orientations du *discours* :

- L'épistémè de la *renaissance* marquée par l'*analogie*.
- L'épistémè *classique* profondément imprégnée par le *rationalisme* cartésien.
- L'épistémè *moderne* que prédétermine foncièrement la *révolution industrielle*<sup>3</sup>.

Il faut ajouter que cette dernière épistémè génère des mutations socio-économiques et idéologiques qui ont préoccupé les théoriciens et les penseurs de cette époque – à leur tête Hegel et Nietzsche qui se sont alignés sur le même modèle généalogique –. Cela a débouché sur un système de

pensée qui s'adosse à un processus où on cherche à historiciser les pratiques sociétales et épistémologiques.

## **2. Le détournement du métalinguistique**

Une mise en perspective historique du discours sur la connaissance permet de pointer deux échantillons hautement représentatifs de la récupération idéologique du métalangage. Ces échantillons, qui pourraient étayer notre propos, se manifestent essentiellement dans, d'abord, le cas de la civilisation arabo-musulmane postislamique avec, précisément, l'alignement du métalangage au discours religieux – sinon à la théomanie – ; puis, dans le cas de l'*épistémèclassique* en France où la standardisation linguistique participe à la consolidation de la stabilisation politique.

### **2.1. Le métalangage au service de la théomanie**

L'examen de la naissance et, également, les conditions d'attribution du *métadiscours* révèle que la réflexion sur la langue se fait presque spontanément dans toutes les anciennes civilisations (tout en s'accordant qu'on doit la mise en branle de la machine métalinguistique à la civilisation indienne avec Panini comme premier grammairien). Toutefois, l'histoire de la langue nous apprend que l'appropriation du *métadiscours* (pris cette fois comme variante particulière du *discours*) a subi le même processus de sélection aussi bien dans la civilisation gréco-latine que dans la civilisation arabo-musulmane dans son apogée. A ce sujet, les historiens ne manquent pas de nous le rappeler : dans cette dernière civilisation, toute une littérature exégétique s'est construite autour la maîtrise de la grammaire et le dispositif d'analyse propres à la langue arabe. On y discutait abondamment et profondément le Coran et le Hadith afin d'en déduire la solidité et surtout d'en démontrer des spécificités pensées sur le registre des miracles. Les exégètes du texte sacré se présentent alors

comme d'éminents grammairiens par défaut, étant donné que l'activité herméneutique passe forcément par le maniement à la fois de la langue et la métalangue. Par conséquent, un processus d'exclusion s'instaure naturellement dans la tradition exégétique arabe et fait que toute personne qui s'approprie le *discours* doit être capable de montrer son alignement et son allégeance.

Qui plus est, d'autres approches échafaudées par les sectes fondamentalistes et intégristes de l'islam développent un *métadiscours* plus totalitaire qui en fait un concept hautement idéologisé et même génocidaire. Dans ce sens, des sectes, le plus souvent obscurantistes et affiliées à des courants salafistes, proposent des lectures du texte sacré que sous-tend un principe de base, celui qui fétichise strictement « le sens premier » ou « le sens littéral », ayant la conviction que ce type de textes ne se prête qu'à l'univocité interprétative sous peine de lecture déviante<sup>4</sup>. Ce repositionnement méthodologique se décline, du point de vue herméneutique, en :

- La négation de la métaphore : dans le métadiscours propre à ces sectes, les mots n'ont qu'un seul sens, celui premier, direct et immédiat. Le verset coranique يد الله فوق ايديهم (littéralement la main du Dieu est au-dessus de leurs mains), où la main est normalement plus portée sur le sens figuré – déjà comme en français dans des expressions de type prêter main-forte –, doit être compris dans le sens strict où la divinité s'hypostasie et s'incarne pour se doter d'un corps (avec des mains et éventuellement d'autres membres). Cela génère une lecture foncièrement en contradiction avec un principe fondamental de l'islam : l'impossibilité de se représenter la divinité, étant désincarnée. Mais par-delà les failles d'une lecture, la négation de la métaphore nous paraît comme l'une des manifestations de l'exercice aveugle du pouvoir à travers le métadiscours. D'ailleurs, la négation de ce procédé

prive le texte coranique de l'une de ses caractéristiques les plus constitutives dont se targuent souvent les exégètes : être compatible avec toutes les époques et avec tous les lieux, là où le métadiscours se mue inconsciemment et fâcheusement en un interdiscours<sup>5</sup>.

- L'ignorance de la relativité découlant de la contextualisation : nombre de déficiences dans l'édification de l'univers sémantique de plusieurs écoles exégétiques sont à signaler. Parmi ces déficiences, la difficulté pour ces exégètes à comprendre et apprécier le rôle des quelques principes fondamentaux sous-jacents à la pragmatique dans le déchiffrement du texte coranique. Ils ignorent, de ce fait, l'intérêt de débattre du cheminement interprétatif qui fait que le texte co-varie avec le contexte. Cela génère des lectures lamentablement univoque et monolithique. L'exemple le plus illustre de ce dépassement abusif des données situationnelles est l'interdiction du vin qui s'est diversement formulée dans le texte coranique. Cette interdiction qui donne l'impression d'une contradiction interne du texte sacré (pourtant réputé pour une cohésion intrinsèque qui en est l'un des principaux atouts) a entraîné des logiques interprétatives claudicantes. Ainsi, l'interdiction du vin s'est faite suivant différentes modalités et suivant différents degrés parce que, à chaque fois, elle était rattachée à une condition. Il est interdit, pour l'essentiel, pendant la prière, s'il fait perdre la conscience ou s'il y a le risque de faire des actions compromettantes. Dans cette diversité potentielle des lectures propres à un fait particulier, le patrimoine grammatical et linguistique de l'époque (pourtant très riche et très ouvert sur d'éminents concepts tels que celui aristotélien relatif aux Conditions Nécessaires et Suffisantes) se fait complice du discours dominant ; et la grammaire semble se concevoir sur le mode de la récupération idéologique, sinon du



détournement, en s'associant au système manichéen inhérent à ce type de discours totalitaire.

De ce qui précède, il serait possible de conclure que le métadiscours qui a accompagné l'apogée de la culture arabo-musulmane se présente comme une composante agissante et même incontournable dans l'édification de la pensée théologique, spécifiquement, et des réflexes culturels, généralement. Le métadiscours contribue même au « label » du discours religieux parce qu'il en conditionne la pertinence et la qualité de la réception. A cette époque, le *grammairien* – mieux descriptible en tant que « Mufti linguistique » – est une personne qui « accède » au *discours* parce qu'il est une autorité scientifique capable de contribuer à l'établissement d'un ordre du savoir et du discours savant, ce qui lui donne la possibilité d'orienter et homologuer les pratiques et les croyances religieuses – et donc culturelles – et de déterminer les configurations sociétales.

## **2.2. Le métalangage au service du pouvoir politique**

Le schéma culturel marqué par le débordement du *pouvoir* dans le *savoir* semble se reproduire suivant d'autres modalités avec le métadiscours qui a accompagné l'émergence, puis l'évolution, de la langue française. Ainsi, l'*époqueclassique* a constitué pour la langue française un véritable tournant au regard d'une volonté réelle de la codifier, la standardiser et la stabiliser afin d'en faire le levier d'une unification politique et culturelle. Cette époque, coïncidant avec ce que Foucauld appelle l'*épistémèclassique* et connue pour l'engouement pour le rationnel, a vu naître concomitamment les instances normatives et l'esprit cartésien. En ce sens, la naissance du *cogito* comme formule abstraite s'est diversement actualisée. Nous croyons même à une possible mise en correspondance entre cette formule et les instances normatives du XVII<sup>e</sup> siècle, incarnées essentiellement dans l'Académie et la Grammaire de Port-Royal, ou en la

personne de grammairiens jouissant d'une certaine autorité scientifique (Vaugelas, Maupas, Oudin et les autres).

L'esprit cartésien, se posant comme point de départ du rationalisme, semble ainsi « donner le la » à une réflexion grammaticale qui a été détournée, étant donné qu'elle s'est inscrite dans la logique de l'interdit<sup>6</sup> :

- L'interdit de déroger à la règle grammaticale afin de soutenir un projet politique qui fait correspondre l'unification politique à l'unification linguistique.
- L'interdit de recourir à des codes jugés surannés tels que le latin, ce qui se pose comme l'expression d'une rupture, et également d'une naissance.
- L'interdit relatif à quelques tournures et pratiques linguistiques pour plaire au trône – ne dit-on pas qu'on était obligé d'abandonner le r roulé par complaisance au roi qui souffrait d'un handicap l'empêchant de le prononcer convenablement –.

L'épistémè classique, prise comme un échantillon illustratif, permet de réaliser le danger tacite que revêtent des formes de discours en apparence innocentes et spontanées. Mais l'idée d'un métadiscours complice avec le régime politique paraît plus ou moins datée. De nos jours, le métadiscours se constitue, à lui seul, en une machine de répression courtoise et sournoise ; la preuve, les jeunes qui manipulent les différentes formes d'échanges qu'offre la technologie numérique moderne. Cette jeunesse, par des pratiques linguistiques hautement subversives et iconoclastes semble dénoncer indirectement l'abus de la grammaire et des démarches prescriptives héritées de l'enseignement et de l'école, en général. Encore une fois, l'usage des nouvelles formes de communication sur les réseaux sociaux, par une attitude réfractaire aux normes linguistiques, se déclare rétif à la sujétion que peut présenter le métadiscours.

### **3. Le *cognitivism* pour dénoncer le micro-pouvoir**

Avec les enseignements de la linguistique cognitive qui s'en prend aux représentations mentales comme facteur d'assimilation, d'autres formes de sujétions se laissent aisément concevoir. Pour les cognitivistes, l'esprit humain, qui raisonne suivant des *images*, s'imprègne de représentations qui en font le réceptacle dépositaire des interactions et des enjeux culturels et civilisationnels de l'époque. Ainsi, les linguistes cognitivistes parviennent à démontrer que les schèmes, les images et les représentations solidement et profondément ancrés dans la mémoire humaine servent de substrat à toutes les idées, réflexions et abstractions de la pensée qu'on cherche à assimiler lors de notre interaction avec l'univers. Cela implique que toute pensée doit s'arc-bouter à des schémas préétablis et préconstruits, ce qui constitue une forme de récupération, de domiciliation et de domestication du *savoir*. Se confirme, par la suite, l'idée d'une « main mise » manipulatrice, voire castratrice, qui encastre l'esprit dans des configurations préalablement définies et rigoureusement établies.

Dans ce nouveau raisonnement conduisant à la mise en place d'une réflexion qui fait entorse à des axiomatiques et des évidences jugées inébranlables, les cognitivistes réussissent à dichotomiser le fonctionnement du cerveau avec la mise au point du principe de la *métaphore conceptuelle*<sup>7</sup>. Pour eux, tout effort mental visant la compréhension ou le décryptage d'un message serait aisément ramenable à une opération de mise en rapport entre des *représentations occurrentes* (qu'on cherche à comprendre et à appréhender) et des *représentations types* (préalablement engrammées dans l'esprit)<sup>8</sup>. L'opération de la compréhension se réduit, pour l'essentiel, à l'activation d'un *système analogique* où on cherche un appariement

conceptuel entre de nouveaux *inputs* et des *schèmes* et des *images* directement signifiants qu'on a glanés à partir de l'univers dont on fait l'expérience.

Mais indépendamment de cette nouvelle approche et les détails qui en découlent, notre focalisation sur le métadiscours permet de le réévaluer comme production de la pensée qui n'échappe pas à ce mode de fonctionnement fort tributaire du *système analogique*. L'enjeu central qui aiguillonne cette sous-partie de l'exposé est sans nul doute la constitution du métadiscours en micro-pouvoir, étant une exploitation des schèmes de la pensée qui ressortent directement du civilisationnel et du culturel, ou, en d'autres termes, du régime de vérité préexistant. En ce sens, un éventail d'exemples puisés dans des ouvrages entièrement dédiés au métadiscours nous met en face de l'idée de la « connivence » de la grammaire, la lexicologie, la phonologie et les autres domaines connexes avec le *pouvoir* (pris au sens large). Il en est ainsi dans des exemples de type *prépositions orpheline*<sup>9</sup> où la métaphore conceptuelle résonne comme outil de vulgarisation d'un type particulier de prépositions se trouvant seule suite à l'effacement du syntagme nominal auquel elle appartient<sup>10</sup>, mais aussi comme modalité de retour à l'ordre sociétal. Dans cet exemple où sourd un jugement de valeur tacite, un examen de la métaphore conceptuelle en termes de *domaine source* et *domaine cible*<sup>11</sup> assimile une catégorie grammaticale particulière à des individus dans la société ayant chacun une famille, des parents et éventuellement d'autres membres (le *domaine source* dont est issue la métaphore). Ce rapprochement conceptuel des deux domaines se laisse entendre comme une réexploitation des jugements, des valeurs et des réflexes évaluatifs propres à une culture afin d'en faire le ferment à un processus propédeutique, tout en oubliant ce supplément connotatif qui passe dans l'arrière-plan et qui fait qu'on émet implicitement une condamnation à une frange de la société, celle des orphelins.

De même, d'autres notions qui substantient les paradigmes des grammairiens confirment cette tendance à réinvestir des métaphores puisées dans la vie de tous les jours, faisant de la grammaire une abstraction généralisante de l'ontologie humaine. On vise des exemples tels que la fameuse métaphore de la *béquille*<sup>12</sup> mise au jour par Blinkenberg. Dans sa conceptualisation de la construction impersonnelle (*il pleut, il neige, il arrive des accidents dans la route nationale*), ce linguiste essaye de démontrer que, syntaxiquement, l'aréférentialité du pronom personnel placé avant le verbe fait de ce type de constructions une phrase atypique. Le rôle du clitique se limite alors à maintenir l'équilibre syntaxique de la phrase d'où l'image de la *béquille*, ce qui constitue une façon d'entériner les différentes formes discrètes de discrimination sociale. Le récepteur d'une métaphore pareille ne discute forcément pas la teneur ou la dangerosité de l'image comme modalité d'action qui agit d'une manière subliminale. Bien au contraire, il appréciera sa rentabilité didactique et sa force suggestive, mais aussi il avalera allègrement ces jugements.

Dans cette optique qui fait de la grammaire une vision transcendante de l'existence, bon nombre d'exemples illustrent notre propos. *Langue mère, langue fille, langues sœurs* s'appréhendent comme une reproduction des invariants, des constants et des pensées sous-jacentes à l'organisation familiale et sociétale. D'autres occurrences telles que *mot-valise, mots-tandem, mot-omnibus, mot-clé*<sup>13</sup> ou *problématique bateau, introduction entonnoir, etc.* qu'on risque d'entendre rituellement en lexicologie ou en docimologie, pourrait dénoncer cette face cachée du métadiscours : se construire comme un moment relevant de l'a *posteriori* et ayant pour fonction, entre autres, d'homologuer – sinon entériner – un ordre et une mentalité établis.

Ce rôle implicitement complice du métalangage connaît son paroxysme dans les correspondances analogiques qui

émaille le discours métalinguistique propre à la poésie arabe. On y décèle des analogies de type صدر و عجز (littéralement *poitrine* et *hanche*) pour désigner les deux hémistiches du vers. L'analyse de ces analogies en tant que métaphores conceptuelles vérifie le rapport évident entre la poésie et le corps humain, en général, et celui de la femme, plus particulièrement. Ici se clarifie la volonté de coupler la *versification* comme domaine abstrait à un *domaine source* qui se signale constitutif de la culture arabe, celui du corps de la femme. Ainsi, dans ce rapprochement, le *domaine source* inhérent à ce type de métaphore conceptuelle renseigne sur « le tempérament » de toute une culture – sinon sur un inconscient collectif, qui fait de la femme l'une de ses obsessions –. Ce corps qui ne cesse d'alimenter le contenu de la poésie arabe se présente simultanément dans les paradigmes propres à la versification pour informer sur des représentations culturelles puisant dans des concepts et des représentations qu'irriguent des notions comme le *Harem* et les *Harim*.

Mais par-delà un portrait d'époque qui s'imprègne librement de l'univers de croyance existant, le corps de la femme est nettement présent dans le métadiscours, mettant en évidence des *schèmes* qui se glissent subrepticement dans la parole. D'ailleurs, ces assertions implicites bénéficient d'un avantage spécifique : c'est qu'elles ne constituent pas l'objet d'éventuelles interrogations ou d'une remise en cause. C'est, en quelque sorte, des représentations qui passent dans le second plan – au même titre que les *sous-entendus pragmatiques* – et qui détiennent un *quantum* de pouvoir. Ils constituent ainsi la reprise d'une façon de penser et d'un état d'esprit qui contribue à labéliser un fait établi. Là, nous rejoignons une autre fois le sentiment foucauldien qui voit que le pouvoir est un peu partout, notamment dans ce qui va de soi dans le langage, ou ce qui se présente comme évident.

## **Conclusion**

Le *métadiscours* comme variante particulière du *discours* constitue un domaine où se vérifie aisément l'approche de Michel Foucault. Selon cette approche, le *métadiscours* pourrait même s'appréhender comme le lieu où se cristallisent les plus différentes formes atténuées du pouvoir. Évidemment, il s'agit d'un type de pouvoir qui se fait de plus en plus discret, bienveillant et surtout moins brutal. En d'autres termes, c'est un pouvoir qui s'affiche moins nettement, parce qu'il est souvent apparié à des domaines, en l'occurrence le *savoir*, là où on s'y attend le moins.

Dans cette perspective, le *métadiscours* comme forme représentative de l'*école* est à interroger en tant que complice des formes de *discours* qui marquent les dernières sujétions anthropologiques de l'individu. Ainsi, une analyse qui cherche du côté des enjeux du *métadiscours* doit rendre compte d'une récupération de cette forme particulière du discours : il s'agit d'une forme qui aligne, répartit et domine, tel dans le cas des écoles grammaticales de la période postislamique. Dans cette littérature dite exégétique, la grammaire se pose comme l'un des principaux substrats d'une théologie qui frôle la théomanie, mais également d'un *logocentrisme* culturel générateur d'un type de discours nettement excluant.

Le même schéma de récupération semble se reprendre – mais pour servir d'autres enjeux – avec le cas du discours métalinguistique propre au *français classique*. C'est le cas des instances normatives qui ont été asservies à une vision politique qui fait de l'interdit linguistique, en particulier, et de la démarche prescriptive, en général, un atout de première importance dans la réalisation de la politique d'unification de l'hexagone.

De même, cette collision entre métalangage et pouvoir (notamment dans sa forme sociétale et culturelle) se

manifeste davantage à partir d'un examen attentif des différents types de *métaphores conceptuelles* qui ponctuent les ouvrages et les manuels de grammaire. On songe, à cet égard, à des *analogies* se prêtant à des enjeux frelatés : on vise des objectifs didactiques et heuristiques, mais, dans la foulée, des jugements de valeur se glissent subliminalement dans ce qu'on dit. C'est le cas, à titre d'exemple, des métaphores qui exploitent abusivement l'image de la femme (pour désigner des concepts de la versification) et qui établissent, par là même, un deuxième ordre sémiotique, celui qui exprime benoîtement et sournoisement des intolérances envers cet être. Le récepteur de ce type de discours se rend décidément compte d'un ordre culturellement marqué, celui relatif au statut de la femme, et ce à partir d'éventuelles lectures des règles et des concepts inhérents à cette versification.

À travers cette nouvelle sémiotique qui s'établit discrètement dans le métadiscours, il serait possible d'affirmer que l'École pose comme l'espace où se professe et se déploie un discours à double portée. Ainsi, l'institution pédagogique et didactique s'institue, à son insu, comme un milieu favorable pour le colportage d'idées, parti-pris, convictions et idéologies qui agissent discrètement, mais aussi tendancieusement et, par la suite, dangereusement.

### **Bibliographie**

- Ahmed, Ben M., (2012). *Pensée, langage, sémiotique et cognition*, Centre de Publication Universitaire, Tunis.
- Barthes, R., (1957). *Mythologies*, Editions du Seuil, Paris.
- Blinkenberg, A., (1962). Le problème de la transitivité en français moderne, Essai syntactico-sémantique, Romania.
- Charaudeau, P. et Maingueneau, D., (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*, Editions du Seuil.
- Delbecq, N., (2006). Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage, De Boeck – Duculot, Belgique.
- Foucault, M., (1969). *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Paris.



- Foucault, M., (1971). *L'ordre du discours : leçon inaugurale au Collège de France*, Gallimard, Paris.
- Foucault, M., (1975). *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris.
- Foucault, M., (1996). *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris.
- Fuchs, C. (dir.), (2004). *La linguistique cognitive*, Editions Ophrys.
- Johnson, M., (1987). *The body in the mind. The bodily basis of meaning, imagination and reason*, The University of Chicago Press, Chicago and London.
- Kristeva, J., (1981). *Le langage cet inconnu. Une initiation à la linguistique*, Éditions du Seuil.
- Lakoff, G. and Johnson, M., (1980). *Metaphors we live by*, University of Chicago Press.
- Le Ny, J-F., (1989). *Science cognitive et compréhension du langage*, PUF.
- Mounin, G. (dir.), (1974). *Dictionnaire de la linguistique*, PUF.
- Pêcheux, M., (1969). *Analyse automatique du discours*, Dunod, Paris.
- Pêcheux, M., (2004), *L'inquiétude du discours*, Editions des cendres.
- Piccoche, J. et Marchello-Nizia Ch., (1994). *Histoire de la langue française*, Éditions Nathan, Paris.
- Riegel, M., Pellat, J-CH, et Rioul, R., (2009). *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- أبو الفتح محمد بن عبد الكريم بن أبي بكر أحمد الشهرستاني. (1968). الملل والنحل. الجزء الأول. مؤسسة الحلبي.

---

<sup>1</sup> Dans son roman intitulé *1984*, le *Big Brother* est un personnage de fiction dont le nom symbolise la surveillance pratiquée sur les individus et le contrôle de la société qui limitent considérablement les libertés.

<sup>2</sup> Dans *L'ordre du discours* (1971), Foucault développe l'idée d'un contrôle systématique qu'exerce la société afin de filtrer et, par la suite, limiter la production du *discours*.

<sup>3</sup> M. Foucault, *Les mots et les choses* (1966).

<sup>4</sup> Cf. الملل والنحل لابي الفتح محمد بن عبد الكريم بن ابي بكر احمد الشهرستاني, à partir de la page 50.

<sup>5</sup> P. Charaudeau et D. Maingueneau définissent ce concept en tant qu' « ensemble des unités discursives (relevant de discours antérieurs du même genre, de discours contemporains d'autres genres, etc.) avec lesquelles un discours particulier entre en relation implicite ou explicite », *Dictionnaire d'Analyse du discours*, 2002, p. 324.

<sup>6</sup> Cf. Piccoche, J. et Marchello-Nizia Ch., *Histoire de la langue française*, 1994.

<sup>7</sup> Sur ce point, cf. M. Johnson et G. Lakoff, *Metaphors we live by*, 1980.

<sup>8</sup> Cf. J-F Le Ny, *Science cognitive et compréhension du langage*, 1989.

<sup>9</sup> Riegel M., et al., *Grammaire méthodique du français*, 2009, p. 404.

<sup>10</sup> Plus techniquement, Riegel et al. Commentent des tournures telles qu'Elle *se serre contre* en soulignant que « Ces constructions s'analysent plus avantageusement comme des effacements du groupe nominal représenté, où la préposition dite orpheline, subsiste telle quelle ou sous une forme modifiée », *Ibid.*

<sup>11</sup> M. Johnson et G. Lakoff, *op., cit.*, (1980).

<sup>12</sup> Blinkenberg, A., *Le problème de la transitivité en français moderne, Essai syntactico-sémantique*, 1960.

<sup>13</sup> Mounin, G., *Dictionnaire de la linguistique* (1974).